

## CHAPITRE SIXIÈME

### PSYCHOLOGIE DE L'ARYEN

**Psychologie de race.** — Tout homme a dans le visage des traits qui sont à lui, et ne permettent point de le confondre avec un autre. De même il a sa psychologie, qui est sienne. Cependant quant au corps et quant à l'esprit cet homme, synthèse d'une infinité d'ancêtres, se laisse grouper dans une catégorie. S'il ne représente point un type précis, au moins peut-on dire à quelles races il se rattache, comme produit complexe et approché. Ce classement est plus facile à faire pour le corps, les instruments et les yeux concourent à nous aider. Pour la mentalité l'entreprise est plus délicate, et cependant chaque race, disons plus, chaque catégorie humaine possède un faciès psychique qui lui est propre.

La psychologie de race est peu avancée. Ce retard tient à bien des causes. D'abord à l'erreur fondamentale sur la nature humaine. L'Eglise et les philosophes ont toujours regardé l'homme comme un être à part, distinct de tout animal et

identique au fond dans tous ses exemplaires. Pour retrouver une notion plus sensée, il faudrait remonter jusqu'à la sagesse antique. La philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plus riche en erreurs qui fut jamais, a exagéré plus que l'Eglise elle-même le dogme de l'identité fondamentale. Que vous preniez Condillac ou Kant, la psychologie est toujours celle de l'individu, supposée toujours identique. En ce temps, les plus habiles croyaient à l'homme en soi, et spéculaient sur cette fiction.

La connaissance des origines humaines a rejeté toutes ces imaginations dans le néant. Je ne veux pas dire qu'elles ne soient plus enseignées ! Oh ! non, les préjugés ont la vie d'autant plus dure qu'ils sont plus surannés. Estampillées du cachet officiel, devenues la base des institutions modernes, les rêveries des philosophes de l'autre siècle sont désormais sacrées pour tout le troupeau des esprits dociles. En comptant bien, nous trouverions en France deux, qui sait ! peut-être trois philosophes faisant de la psychologie scientifique, et je regrette, pour la dignité humaine, d'avoir à dire qu'en dehors du pays de Jean-Jacques et de Diderot, la situation n'est pas partout bien meilleure.

Evoluée de la psychologie animale, par un procès lent et infiniment varié, la psychologie de l'homme s'est formée, se forme et devient sans cesse. Les causes qui ont agi sur les ancêtres des divers groupes d'hommes ne sont point les mêmes, si l'on en excepte quelques-unes, très générales. Chacun de nous venant au monde apporte sa mentalité à lui, qui est sienne, mais qui est la synthèse d'un nombre infini de mentalités ancestrales. Ce qui pense et agit en lui, c'est l'innombrable légion des aïeux couchés sous terre, c'est tout ce qui a senti, pensé, voulu dans la lignée infinie, bifurquée à chaque génération, qui rattache l'individu, au travers de millions d'années et par des milliards innombrables d'ancêtres, aux

premiers grumeaux de matière vivante qui se sont reproduits.

A cette puissance infinie des ancêtres, l'homme ne peut se soustraire. Il ne peut changer les traits de son visage, il ne peut davantage effacer de son âme les tendances qui le font penser, agir comme les ancêtres ont agi et pensé. L'instrument qui pense est fait chez lui d'une certaine façon, qui n'est point la même chez une race différente. Ce n'est point que les sensations ou la mémoire des actes accomplis par les ancêtres persistent. L'hérédité des caractères acquis, si limitée dans le domaine physique, est tout à fait sans vraisemblance dans le domaine psychique, mais les sélections ont éliminé dans le passé une infinité d'individus, morts sans descendance, et la psychologie des vivants est celle des ancêtres qui ont pu survivre.

Les caractères psychiques des races se sont donc formés comme les caractères physiques, par la survivance exclusive des individus doués de certaine façon, et la psychologie de race domine celle de l'individu, qui est une résultante. C'est là une notion fondamentale du monisme darwinien, et la contrepartie du rêve de l'âme vierge, forgé par les philosophes.

La psychologie de race pourra s'étudier par les méthodes physiologiques. Il faudra dans ce but, quand la connaissance de la psycho-physiologie sera plus avancée, inventer des méthodes analogues à celles que les anthropologistes emploient pour dégager des observations individuelles les caractères ethniques de la masse. Cette étude de précision ne sera pas l'œuvre de la génération qui vit. Bornons-nous à des aperçus généraux, à des traits saillants de la manière d'agir et de penser, surtout de la manière d'agir, car l'importance sociale de l'acte l'emporte infiniment sur celle de la spéculation <sup>1</sup>.

---

1. Les travaux de M. Fouillée méritent une mention spéciale. L'au-

Distinguer dans les actes de l'individu ce qui lui est dicté par les tendances mentales des ancêtres n'est pas toujours facile. Je ne crois pas beaucoup à la liberté humaine. La conscience n'est assurément pas un état normal de la matière. Il est possible de même que la liberté puisse s'introduire dans nos actions par quelque fente. Son rôle cependant doit être bien modeste, car l'analyse montre toujours des déterminants réels, qui sont les tendances propres, la réaction du milieu, et surtout celle des autres individus. Il faut savoir séparer ce qui vient du fonds et ce qui vient des influences extérieures, ou des habitudes acquises sous l'action de ces influences. Il faut aussi ne pas confondre ce qui relève de la psychologie de groupe avec ce qui appartient à la race. En dehors des types psychiques de race nous trouvons des types psychiques sociaux, comme celui du prêtre, du soldat, très analogues chez les races les plus diverses.

Il est certain que dans des circonstances identiques de mi-

---

teur s'est placé sur le bon terrain, sa notion de race est celle de la race zoologique. Il s'est assimilé, avec une facilité remarquable, les résultats les plus récents de l'anthropologie pure et appliquée. On peut lui reprocher quelques erreurs et des confusions, mais la faute en est le plus souvent au changement de sens des mots. Ainsi il regarde les Irlandais et autres peuples de langue celtique comme brachycéphales, parce que Broca, jadis, avait appelé celto-slave la race brachycéphale. Il demande pourquoi le nègre, dolichocéphale, n'est pas supérieur comme le dolichobond, oubliant que la supériorité du dernier tient à sa race, dont elle est un caractère comme la dolichocéphalie même, et n'est pas l'effet de cette dolichocéphalie, qui sert seulement de criterium dans l'analyse ethnique, où il faut se servir d'éléments appréciables par l'œil et les instruments. Voyez *Psychologie du peuple français*, Paris, Alcan, 1898; *Le peuple grec, esquisse psychologique*, R. des Deux-Mondes, 1898, CXLVII; 46-76.

Voyez aussi *Le Bon : Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 1894; *Psychologie des foules*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Alcan, 1898.

lieu, d'éducation, de groupement, le ministre anglais ne pensera pas et n'agira pas comme un moine espagnol ou un sorcier africain. De même le soldat anglais se comportera autrement qu'un Napolitain ou un Javanais. C'est le résidu différentiel qui est du domaine de la psychologie de race, dont l'étude du caractère est, au point de vue de l'anthropo-sociologie, la partie la plus importante.

La psychologie caractéristique de la race ne se retrouve pas d'une manière nécessaire chez tous les individus, ni à toute heure de la vie de chacun. Il faut tenir compte du nombre infini des causes qui peuvent être des facteurs de perturbation. L'Anglais est flegmatique, c'est l'ordinaire, mais il y a des Anglais très en dehors. Le Napolitain est poltron, et le Juif cupide. Cela n'empêche point qu'il y ait des Juifs très pauvres et volontairement pauvres, et l'on trouverait assurément dans la masse des Napolitains des individus d'une incontestable bravoure. C'est que dans la pratique les individus de race très pure sont presque partout très rares, et nous savons quels sont les effets du croisement. C'est aussi que la psychologie de race est beaucoup plus altérée que la morphologie par la formation en peuples. Quand j'aurai l'occasion d'étudier la nation, je montrerai l'influence profonde, sur la mentalité à venir, d'une sélection subie en commun pendant des siècles. C'est ainsi que les conditions dans lesquelles agit le milieu sur l'individu sont infiniment variées, et les forces en jeu d'une puissance inégale.

Il faut enfin distinguer entre la psychologie individuelle et la psychologie collective. L'individu pense et agit tout autrement quand il fait partie d'un groupement, où les cerveaux subissent une induction réciproque, et quand il est isolé. Pas plus que les individus, les foules de race différente ne réagissent d'une manière semblable dans des circonstances semblables.

Le génie grec et l'esprit barbare. — L'idée même d'évolution exclut celle d'une identité parfaite de la psychologie aryenne dans tous les temps et dans tous les pays. De fait nous ne savons rien de l'état d'âme de l'*Europæus* primitif, perdu dans les brumes nordiques, et le tableau que nous nous en faisons est une reconstitution du procès évolutif probable dont est sorti l'état d'âme de l'Aryen des temps historiques. Nous ne savons guère plus des peuples de l'âge néolithique, et même des premiers temps du bronze. Nous connaissons leur industrie, leurs vases, leurs bijoux, leurs armes, leurs instruments de travail et de culture, nous savons qu'ils avaient déjà des rites religieux, et que la crémation était du nombre chez une partie seulement des peuples aryens, celle d'ailleurs qui paraît avoir été le plus mêlée de brachycéphales. Nous savons qu'ils étaient déjà navigateurs hardis, qu'ils osaient pousser des expéditions plus audacieuses, en raison des moyens du temps, que celles des plus téméraires parmi les modernes, et que leur civilisation, uniforme d'abord, de plus en plus différenciée ensuite dans les pays les plus avancés, s'étendait de la Mer du Nord au Golfe d'Oman, et du Maroc au fond de la Russie. Nous ne pouvons avec ces données reconstituer une psychologie positive. Il faut rester dans l'hypothèse, et je ne crois pas que l'on puisse en sortir.

Les documents les plus anciens qui nous restent sont les poèmes d'Homère, œuvres des temps préhistoriques, revues et mises en ordre à une époque plus récente. Dans le cadre d'une civilisation du premier âge du fer, superposée à celle des Mycéniens, s'agitent des personnages fortement dessinés, qui ressemblent de bien près aux paladins du Moyen-Age. Ces Achéens après au butin, grands buveurs, grands mangeurs, querelleurs et chevaleresques, prompts à l'enthousiasme et démoralisés très vite, belliqueux avant tout, et aussi bavards que

braves sont les vrais frères des Gaulois historiques et des Français des Romans de Geste. Aryens grisés de soleil, en gestation du génie grec, les héros et leur poète nous donnent une idée grandiose et magnifique de la psychologie de leur race. Jamais depuis les héros n'ont été plus grands, et les poètes n'ont jamais dépassé leur modèle.

Le génie grec non plus n'a jamais été dépassé dans son éclat et sa merveilleuse eurythmie. En deux siècles, un petit coin de terre a produit plus de grands hommes que l'univers entier depuis les temps antiques. Ce génie hellénique, dont la splendeur rayonne encore sur notre monde étriqué par le christianisme, je n'essaierai pas d'en peindre l'universelle et idéale beauté. Ce qui nous reste du culte du beau nous vient de lui tout entier. Nous avons eu en plus des sœurs de charité et des savants, la Grèce n'a eu que des artistes, des penseurs et des poètes, mais ces poètes, ces penseurs et ces artistes restent des modèles qui semblent ne pouvoir être surpassés.

L'évolution du génie hellénique fut prompte. Une race puissamment douée, jetée d'une manière brusque au milieu de la civilisation avancée des Mycéniens, sous un ciel merveilleux dont les rayons font courir la vie et voler la pensée, fut saisie, transformée, brûlée comme de la cire dans un ardent brasier, et si l'éclat fut incomparable, la durée fut courte.

Une des tribus grecques semble avoir craint de se livrer. Elle vécut toujours repliée sur elle-même, soucieuse de conserver la pureté de sa race et de se soustraire à l'influence dissolvante de la civilisation. Les Spartiates restèrent l'expression la plus pure de la race grecque, telle qu'elle fut à son origine. Leur peuple se fit une loi d'exagérer les vertus héroïques et de montrer dans un sens tout différent des Athéniens la merveilleuse valeur de la race. Chez les Athéniens, l'intelligence dans ce qu'elle a de plus élégant, de plus artistique,

chez les Spartiates la volonté ferme, constante et froide, l'intensité de caractère la plus haute qui ait jamais été réalisée. Le type psychique de l'Anglo-Saxon se trouve en partie chez le Spartiate, exagéré mais incomplet. Si la sélection militaire n'avait pas eu raison des Spartiates, et s'ils étaient parvenus à devenir maîtres de la Grèce, il est probable qu'après une période de détente, ils auraient fourni au monde antique un peuple réunissant à la fois la tenace volonté romaine et le génie artistique des Grecs.

Il serait imprudent de conclure de ces merveilleux échantillons de la race aryenne, qu'elle fut tout entière faite de pareils hommes pendant les temps antiques. La Grèce nous montre seulement une race d'élite dans un milieu d'exception. La plupart des peuples barbares se débattaient dans des milieux où l'évolution était difficile, et ne pouvaient mettre en usage qu'un petit nombre de leurs qualités. Peut-être a-t-il vécu des Homère dans les forêts de la Germanie, ou dans les marais de la Suède, mais il n'y avait de place chez les barbares ni pour les Aristophane ni pour les Phidias. Ces peuples n'étaient point encore mûrs, et c'est de leur évolution plus longue que leurs descendants semblent avoir tiré une force de résistance, une maturité ferme inconnue de l'antiquité.

Les physionomistes grecs, dans les textes transcrits plus haut (p. 281), semblent établir une corrélation entre le type physique commun avec les barbares et la sauvagerie de caractère, l'indocilité. Ces tendances psychiques étaient pour eux celles des Scythes et des Galates. Strabon, Timagène et Dion (CLXIV) donnent un portrait moral plus flatteur des Gaulois. Strabon (IV, 4) les représente comme batailleurs, dépourvus de circonspection, fougueux et fanfarons, amoureux de parures voyantes, mais doués de vertus morales élevées, d'aptitudes intel-

lectuelles remarquables<sup>1</sup>. La facilité avec laquelle les Gaulois épousent les querelles les uns des autres est déjà un premier trait de cette solidarité remarquable qui fait la force des peuples blonds de nos jours. Leur curiosité intense, qui leur fait interroger les voyageurs et entreprendre eux-mêmes de longs voyages, poussés jusqu'en Orient, seulement pour s'instruire, est doublée d'une réelle aptitude pour les arts et les sciences, et de fait la Gaule romanisée se couvrit bientôt d'écoles florissantes. Leur propreté méticuleuse se retrouve en Hollande, en Angleterre, en Scandinavie. Il n'est pas jusqu'à leur ivrognerie remarquable qui ne se figure dans le tableau psychique des peuples dolicho-blonds d'aujourd'hui.

Le portrait des Germains par les écrivains romains n'est pas bien différent. Un seul point, mais important, différencie les caractères. Le Germain est déjà plus réfléchi, plus tenace. Il ne se rebute pas au premier échec et continue l'attaque ou la résistance. Les Romains ne parvinrent jamais à conquérir la Germanie, alors que la Gaule avait succombé en peu d'années. Ce furent au contraire les persévérants efforts des Germains qui eurent raison de l'Empire romain.

Cette différence est-elle due à la plus grande pureté de la race, je le crois. Les Gaulois, comme les Grecs, étaient plus mêlés, et dans leur psychologie l'instabilité fréquente de la mentalité des métis se faisait sentir. Les Spartiates, les plus purs des Grecs, furent aussi les plus fermes dans leurs des-

1. Les Romains ont fait un jeu de mots sur *gallus coq*, et *Gallus* Gaulois. C'était une allusion injurieuse à la fanfaronnade des Gaulois. Par une méprise singulière, le Gouvernement de juillet a été amené à faire du coq un emblème national. L'oiseau sacré des Gaulois était le corbeau. Piètre emblème de décadence que le roi du fumier, fanfaron devant ses poules, et qui fuit bec ouvert et tête basse, volaille apeurée, devant le balai d'une fille de ferme.

seins. Il faut cependant tenir compte de l'influence des milieux. Le Gaulois, comme le Grec, se trouvait placé dans un milieu plus ensoleillé, il subissait la même excitation qu'un Anglais ou un Allemand transporté à Nice ou en Orient. J'ai pu par moi-même observer combien la pensée devient plus lumineuse et l'action plus facile, mais la lassitude plus prompte, en passant du climat du Nord à celui du Midi. Je crois cependant que les défauts du Gaulois, et ceux du Grec, étaient dus à l'évolution encore imparfaite de leur mentalité. Ce sont des défauts d'enfant, qui ont disparu avec la maturité de la race, sous l'influence d'une sélection plus prolongée, de plus en plus dure et plus heureusement dirigée par le cours des événements.

**Evolution mentale de l'Aryen moderne.** — L'évolution mentale de l'Aryen moderne s'est faite sous l'influence de deux causes principales de sélection : 1<sup>o</sup> la nécessité de l'adaptation au travail régulier, intensif; 2<sup>o</sup> l'incorporation des individus dans de grandes catégories permanentes, églises, groupes féodaux ou communaux, états centralisés. L'individu est saisi par un engrenage de plus en plus complexe de nécessités économiques et historiques, d'usages et d'institutions consolidées, qui tendent à annihiler l'individualité au bénéfice de la société. Ces causes déterminent des sélections intenses.

Les occupations des primitifs, guerre, chasse et pêche, répondent à des goûts innés, hérités des lointains ancêtres, à des instincts dont la satisfaction cause un plaisir. Ces instincts subsistent encore si bien que beaucoup de civilisés se divertissent à la chasse et à la pêche. Le travail était donc à l'origine récompensé directement par le plaisir, il était de plus intermittent, coupé de périodes de repos, et s'accomplissait, dans

une certaine mesure, au temps et de la manière choisis par l'individu.

Les occupations des peuples pasteurs et agricoles sont déjà plus compliquées, moins récréatives, et si elles laissent de larges périodes de repos dans le jour et dans l'année, elles n'en exigent pas moins l'assujettissement à des tâches fixes, accomplies à temps fixé. Certains peuples n'ont jamais pu s'imposer cette contrainte, et ont vécu en contact avec des voisins pasteurs et agriculteurs, sans être séduits par les avantages évidents d'un genre de vie plus sûr et plus rémunéré. Il est à remarquer que chez les plus anciens peuples civilisés, le travail de la terre fut à peu près entièrement exécuté par la main d'œuvre servile. Ce travail n'est pas beaucoup plus dur que la chasse, mais il est monotone, il exige une régularité dans les temps et dans les actes intolérable pour des esprits vifs, indépendants et amoureux de changement. Sans l'institution de l'esclavage, on ne sait dans quelle mesure l'agriculture aurait pu se développer. La plus belle conquête de l'homme ne fut pas le cheval, mais l'esclave, et une longue sélection parmi les individus contraints au travail de la terre est probablement la cause de la formation de races vraiment agricoles. Nous devons nos paysans au colonat romain et au servage du haut Moyen-Age, peut-être même à des sélections beaucoup plus anciennes.

Le travail industriel est encore plus dur. Il répond encore moins aux instincts primitifs, car il s'exerce dans un local clos. Il est encore plus monotone, plus régulier. L'attention exigée par certains métiers délicats est minutieuse, et si les muscles travaillent peu, le cerveau travaille davantage. On comprend que les hommes libres aient, tant qu'ils le pouvaient, reculé devant un pareil assujettissement. Aussi voyons-nous chez des paysans comme les Romains l'industrie tout entière